

MÉMOIRES D'UN MAÎTRE FAUSSAIRE

WILLIAM HEANEY

*« Dans ses profondeurs,
chacun vit replié sur lui-même
et déchiré par les regrets. »*

Description de l'Enfer donnée par un possédé
au Père Gabriel Amorth, exorciste en chef du Vatican.

William Heaney est un imposteur. Charmant, certes, mais un imposteur quand même. Aux prises avec ses démons et ceux des autres, il passe un peu trop son temps à vider la cave des meilleurs pubs de Londres. À l'occasion il prétendra même qu'il est le nom de plume d'un grand écrivain anglais. Méfiez-vous.

Le livre : William est un faussaire spécialisé dans les livres. Il est doué pour l'écriture mais préfère griffonner incognito des poèmes pour un ami plus séduisant que lui et fabriquer des exemplaires factices de premières éditions de Jane Austen qu'il vend ensuite à des collectionneurs crédules. Il n'est pas si mauvais, au fond. Il reverse l'argent récolté à un foyer pour SDF et ses crimes ne font de mal à personne.

Mais si William n'a rien fait d'autre de sa vie, ce n'est pas sans raison. Il a commis quelque chose qui lui fait honte quand il était étudiant, boit beaucoup trop et ne peut s'engager dans une relation amoureuse. Ah oui, et il voit des démons. Des silhouettes éthérées qui rôdent derrière le dos de ceux qui l'entourent, guettant un instant de faiblesse (elles n'épargnent que la gérante du foyer, qu'elles n'osent pas approcher). À moins que William ne voie simplement la souffrance du monde ? Puis une femme extraordinaire, peut-être capable de l'en sauver, entre dans sa vie. William raconte ici sa propre histoire. Mais qui croira un maître faussaire ?

ISBN : 978-2-35294-266-5

CHAPITRE I

Il existe mille cinq cent soixante-sept démons recensés. Très précisément. Je sais bien que Fraser affirmait en avoir identifié quatre autres dans son étude, mais il devait les confondre avec des troubles psychologiques. Je veux dire par là que la tendance pathologique à insulter les étrangers dans la rue trahit plus certainement des troubles nerveux que la présence d'un démon. Et il n'y a rien de surnaturel derrière la masturbation chronique. Je soupçonne Fraser de ne pas croire lui-même à ses propres études de cas. Je crois qu'il n'a « découvert » quatre nouveaux démons que pour faire vendre sa connerie de bouquin.

J'en sais quelque chose: après tout, on est allé à la fac ensemble. (Une fois, il m'a tellement foutu en rogne que je lui ai cassé le nez, pourtant je ne suis pas du genre bagarreur.) En tout cas, je préfère l'étude originale de Goodridge et ses définitions beaucoup plus strictes. J'aime les définitions strictes. D'accord, je vous ajoute une note de bas de page, mais rien que cette fois: d'abord parce que je déteste le côté intello bordélique de ces choses-là, et ensuite, comme vous devez le savoir, parce que c'est Goodridge en personne qui a brillamment identifié la manie des notes de bas de page comme démoniaque¹ et responsable d'une grande partie des troubles psychiques affectant les universitaires. Par ailleurs,

1. Goodridge, R. W., *Categorical Evidence for the Prevalence of the 1,567 Forms* (Coleman-Ashcroft, Londres et New York, 1973), pp. 839-43. (NdA)

c'est une espèce des plus insidieuses, souvent accompagnée de plusieurs autres infestations de niveau quatre ou cinq, et comme vous le diront ceux qui possèdent quelques connaissances dans ce domaine, lorsqu'on laisse entrer un démon, la porte est ouverte aux autres.

J'étais *clean* depuis une vingtaine d'années lorsque j'ai récupéré mon dernier démon en date. Je ne sais même pas comment ça s'est produit. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'est attaché à moi dans un pub du centre de Londres, et qu'il s'était incrusté longtemps avant que je parvienne à l'extirper à l'aide du scalpel et de l'ammoniaque de la réflexion méthodique. La réflexion méthodique : écoutez-moi ça. Et c'est de moi que je parle.

Je n'aurais pas dû être en train de penser aux démons, mais j'avais assisté ce matin-là à l'une de ces réunions qui ressemblent à une longue et atroce descente aux enfers. Celles où votre esprit dérive comme des bribes de cirrus au-dessus des Pennines par un beau jour d'été. Deux heures soporifiques dirigées par un sous-secrétaire d'État à l'Intérieur sur le thème de la « Jeunesse et des comportements antisociaux ». Une demi-douzaine de fonctionnaires en costumes de haute couture aux plis droits qu'une règle qui voyaient leurs *projets clé* et leurs *estimations des capacités subséquentes* se faire réduire en miettes par les interventions excentriques et spectaculaires des représentants de la Scout Association, des Éclaireuses, des Woodcraft Folk¹, des Maisons des jeunes et d'une mystérieuse entité baptisée British Youth Council.

— Réapprendre les valeurs, déclarait le représentant des Scouts, assénant de petits coups sur la table comme pour écraser une fourmi. Réapprendre à distinguer le bien du mal.

Son nom m'échappait toujours car j'étais distrait par sa moustache poivre et sel bien soignée et par la formidable nuance de fruit trop mûr qu'adoptait son visage puce. En réalité, il ne travaillait plus vraiment pour la Scout Association. Il était retraité depuis quinze ans mais ils se le coltinaient toujours parce qu'il

1. Mouvement éducatif britannique issu des mêmes racines que le mouvement scout et qui prône des valeurs d'égalité, d'amitié, de paix et de coopération. (NdT)

aimait « rester impliqué ». Ce qu'il disait n'était pas bête en soi, si ce n'est qu'il répétait *toujours* la même chose, à *chaque* réunion. Il donna un nouveau petit coup sur la table.

— Des valeurs fondamentales.

À nous tous, nous formons ce qu'on appelle un « réservoir d'idées ». J'aime assez. Ça nous donne une impression de puissance. C'est seulement que réservoir, après avoir commencé à se remplir raisonnablement, s'était mis à fuir pour se retrouver ensuite à sec, sans le moindre espoir de se remplir de nouveau. *Oh mon Dieu*, me disais-je, *ça va se prolonger bien après le déjeuner*.

Comprenez-moi, on fait un boulot important au sein de cette cellule de réflexion. On se sent essentiels, au cœur des choses, chaque fois qu'on nous fait franchir la sécurité des bâtiments d'acier étincelant du ministère de l'Intérieur puis qu'on nous escorte vers une salle de réunion aux tables de bois blond, où chaque place est agrémentée d'une bouteille d'eau minérale gazeuse et d'une minuscule soucoupe en céramique remplie de bonbons à la menthe. Mais ensuite, c'est toujours le même refrain : la situation de la jeunesse est catastrophique, une fois de plus, oh mon Dieu, que peut-on faire pour empêcher ça ?

— Retrouver un sens accru de la responsabilité et de la reconnaissance, déclara la dame des Maisons des jeunes.

Elle portait un béret lilas très élégant, même à l'intérieur. Je me demande bien pourquoi, il ne faisait pas froid.

Mais le plus stupéfiant restait le spectacle du sous-secrétaire d'État prenant des notes et imprimant sur son visage des rides d'intense concentration, comme si les mots « valeurs » et « responsabilité » venaient tout juste d'être inventés. Comme si personne n'avait jamais formulé ces choses-là de mémoire d'homme. Il les notait même sur du papier à en-tête du gouvernement, l'abruti ! Pas qu'on se soit laissés duper un seul instant. C'est comme lorsque l'on reçoit des e-mails du Nigeria ou de certaines jeunes femmes fort entreprenantes, et qu'on flaire aussitôt le piège. Une fois toutes les contributions formulées puis et notées, le deuxième assistant du sous-secrétaire d'État nous exposa la dernière initiative du gouvernement pour laquelle on en appelait à notre soutien. Uniquement à notre soutien, notez bien, pas à nos commentaires.

C'était un projet de travaux d'intérêt général visant à engager des jeunes défavorisés et sans emploi dans des activités semi-volontaires. Il était lié, nous apprit-on, à une campagne de recrutement de l'armée territoriale.

Je me rappelle avoir pensé : *Oh non, où est-ce qu'on nous envoie demain ? En Iran ? En Syrie ?*

J'étais toujours sidéré de voir le gouvernement recycler les mêmes « initiatives » tous les sept ans, alors qu'il critiquait violemment ces mêmes idées lorsqu'il était dans l'opposition. Le deuxième assistant du sous-secrétaire d'État prit ensuite une demi-heure pour tout déployer sous nos yeux comme on déroule un tapis dans un souk arabe, arborant un sourire fanatique pour vous convaincre d'emporter chez vous un article dont vous ne voulez pas et qui ne tient pas dans vos bagages. Il parvint à intégrer trois ou quatre fois les mots « valeurs » et « responsabilité » dans sa présentation, gratifiant de coups d'œil appuyés le vieux scout et la dame un rien moins âgée des Maisons des jeunes.

J'avais régulièrement contredit ces radotages au fil des ans, mais j'en avais tiré des leçons. Ce qui n'était visiblement pas le cas du jeune homme zélé des Woodcraft Folk.

— Nous ne voulons pas de conscription sournoise. Ce que nous demandons, c'est une responsabilité politique. Une vraie prise de décisions. Pas des mesures condescendantes.

Le sous-secrétaire d'État consulta sa montre et se mit à parler des nouveaux paradigmes politiques et de la nécessité de ne pas attendre ceux qui restent prisonniers des formations fossiles du passé. Là, c'était à moi de prendre la parole.

— Eh bien, monsieur le ministre, vous nous avez présenté là le fruit d'une réflexion radicale, en plus de soulever quelques questions complexes à étudier. Je suggère que nous levions la séance pour réfléchir très sérieusement aux occasions *mais aussi* aux risques qu'implique ce papier.

Le sous-secrétaire d'État tourna vers moi un visage rayonnant. Bien que je n'aie pas le pouvoir d'ouvrir ni de clore ces réunions, il en savait assez sur les commissions pour reconnaître le dernier coup de sifflet et m'en était reconnaissant. On se leva dans un bruissement de papiers, laissant le vieux scout regarder autour de lui comme s'il avait piqué du nez et manqué l'essentiel.

En réalité, j'avais découvert depuis longtemps que si j'exprimais franchement mon opinion quant à ces réunions, ça flinguait mon influence auprès des organismes de financement et les gens que je représentais perdaient des subventions de l'ordre de plusieurs milliers de livres.

Je tentai de m'esquiver très vite mais le vieux scout s'accrocha à mes basques pour me parler de valeurs. Le jeune homme des Woodcraft Folk écarta une mèche de son front en me lorgnant comme s'il se demandait si je venais de me rallier à sa cause ou de le poignarder dans le dos. Pendant ce temps, la dame au béret des Maisons des jeunes s'appliquait à remplir son sac à main de bonbons à la menthe.

Je me dégageai en hochant furieusement la tête, pris l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée et montrai mon badge de sécurité au réceptionniste. Une fois dehors, je me précipitai vers les rives de la Tamise pour me remplir les poumons de ses odeurs de vase. On ne peut vendre son âme qu'une fois et j'avais cédé la mienne depuis si longtemps que je n'entendis même pas le murmure de son antique plainte ce jour-là.

J'atteignis Bloomsbury en retard mais pris le temps d'acheter un exemplaire du *Big Issue*¹ à un SDF d'âge vénérable accompagné d'un chien endormi. Pas parce que je suis quelqu'un de bien, mais parce qu'on était en novembre, qu'il faisait un froid de canard et que l'idée de ne pas avoir de toit me terrifie. Je pliai le journal pour qu'il tienne dans la poche de mon manteau et quittai l'air froid et vif de l'heure du déjeuner pour entrer au Museum Tavern au coin de la rue, un pub situé – ce qui ne surprendra personne – pile en face du British Museum.

L'endroit était bondé. Je regardai autour de moi mais ne vis pas la personne que je cherchais. Il y a là un miroir censé avoir été démoli par Karl Marx. Ça me réchauffe le cœur d'imaginer le père du communisme en train de saccager cet endroit après quelques pintes de binouze victorienne. Dans le miroir, je vis quelqu'un se lever de son siège pour s'avancer vers moi.

1. Journal vendu dans la rue par les sans-abri. (NdT)

— Billy! Qu'est-ce que tu prends? La « Belle dame sans merci »?

C'était Ellis le poète, qui venait de quitter une minuscule table vernie et éraflée située dans le coin proche de l'entrée. Je tirai une chaise et m'y installai. Personne ne m'appelle Billy, mais je m'abstins de le souligner.

Il se laissa retomber quelque peu lourdement sur son siège.

— Va chercher un verre de cuvée du patron pour ce pauvre diable, tu veux bien? dit-il à sa ravissante compagne, une femme svelte d'une vingtaine d'années dont j'avais déjà résolument décidé de ne pas croiser le regard.

— J'aimerais bien du Pinot noir, rectifiai-je en jetant à la demoiselle un coup d'œil par-dessus mon épaule tout en déroulant mon écharpe de soie.

Ellis attendit qu'elle soit occupée avec le barman avant de me demander à mi-voix :

— Alors? Tu l'as, oui ou merde?

— Malheureusement, non, répliquai-je avec dans la voix une inflexion censée l'agacer.

— Alors quand est-ce que tu l'auras?

— Ah! Merci, c'est gentil.

Mon vin était arrivé vite fait bien fait. La jeune femme me tendit le verre d'un geste si théâtral et délicat que je soupçonnai une formation de mime ou de ballerine. Nos regards se croisèrent brièvement. Elle avait des cils noirs et des iris verts mouchetés de noisette. J'éprouvai un pincement de dégoût à l'idée qu'Ellis puisse profiter de sa compagnie alors qu'il n'était mon cadet que de cinq ans, sentiment bientôt remplacé par le pincement de jalousie coutumier qui généra à son tour une nuance de regret, suivie par un frisson d'agacement vis-à-vis de la façon dont tous les jolis visages tiraillaient ma chaîne, suscitant ainsi cette séquence d'émotions pareille à la chute des dominos. Je réagis comme à mon habitude : en noyant tout ça dans le vin.

— Il vous convient? me demanda-t-elle.

Accent intéressant. Vieil accent de la classe ouvrière londonienne, mais légèrement poli et sans doute modifié par ses voyages. Un peu comme moi.

— Tout à fait. Merci.

— Je trouve ça génial, dit-elle en buvant une gorgée de vodka tonic (du moins supposai-je que c'en était). Ce que vous faites.

— Rhaaaa, arrête, lui dit Ellis.

— C'est un vieux cynique, dit-elle en le désignant d'un signe de tête avant de poser – avec un claquement délicat – son verre sur la table éraflée. Mais vous, vous changez la vie des gens.

— Non mais écoutez-moi ça ! protesta Ellis. Il est plus vieux que moi. Et vachement plus cynique.

— Pas possible, dit-elle en me regardant plutôt qu'Ellis. Il aide les gens.

— Il aide les gens ? J'aurais deux trois trucs à t'apprendre sur le champion de l'altruisme, là.

Elle tendit une minuscule main blanche par-dessus la table.

— Je m'appelle Yasmin.

Ce n'est pas vrai, avais-je envie de répondre, car elle ne ressemblait pas du tout à une Yasmin et ne parlait pas comme une Yasmin. *On le connaît bien, le démon des faux noms*. Mais je tins ma langue.

— William Heaney.

— Je sais.

Eh bien, nous y voilà. Elle connaissait mon nom avant que je le révèle ; j'ignorais le sien alors même qu'elle s'était présentée. Encore un autre démon là-dessous. On se regarda droit dans les yeux un poil trop longtemps car Ellis déclara :

— Je crois que je vais vomir.

— Comment vous vous êtes connus, tous les deux ? demandai-je cordialement.

Et tandis qu'elle me l'expliquait, mon démon, mon démon véritable qui écoutait tout depuis le début, tapi dans l'ombre, me souffla à l'oreille sa douce haleine empoisonnée. « *Pique-la donc à ce rustre. Emmène-la chez toi. Soulève-lui sa jupe.* »

Je l'écoutai parler longuement. Les voix ressemblent parfois au grain du bois. On y entend l'expérience des gens. La sienne était énergique et chaude, mais esquintée. Tandis qu'elle parlait, je suivais les lignes adorables de ses paumes élégantes. Je me demandais comment il l'avait rencontrée. Ellis avait sa méthode ; je l'avais vu la mettre en pratique lors de ses lectures de poésie. Anna, ça lui conviendrait bien mieux, Anna.

— Et puis je ne sais pas, il y a eu... comme un déclic, conclut-elle.

Tu m'étonnes, me dis-je. Quand elle eut fini de parler, Yasmin – ou Anna, comme je l'appelais déjà – se laissa aller en arrière, un peu gênée d'avoir occupé la scène cinq bonnes minutes. Ellis se tiraillait le lobe de l'oreille sans un mot.

— Eh bien, dis-je en levant mon verre par-dessus la table, trinquons aux déclics.

On trinqua donc.

J'expliquai que je me rendais chez GoPoint quand Anna déclara qu'elle y avait travaillé quelques années plus tôt. Ce qui me surprit. Ça ne paraissait pas son genre.

— Alors vous connaissez Antonia ?

— Bien sûr. C'est une sainte.

— Oh que oui. Je lui dirai que je vous ai vue.

— Alors tu penses l'avoir quand ? grogna Ellis en s'intégrant de force à la conversation.

J'affichai mon air le plus impassible.

— Je te préviendrai. Évidemment.

Puis je vidai mon verre et me levai, enroulant mon écharpe de soie autour de ma gorge pour me protéger du froid de novembre.

— Vous y allez tout de suite ? demanda Anna. Je dois passer par là pour aller au travail. Je vous accompagne.

Ellis parut contrarié.

— Ce serait avec plaisir, répondis-je en enfilant mon manteau, mais j'ai une course à faire avant et je ne veux pas vous retarder.

Sans bien comprendre pourquoi, j'eus l'impression qu'elle était déçue mais le cachait bien. Je voyais bien qu'elle n'avait pas très envie de rester avec Ellis et j'avais un peu pitié de lui. Quels idiots nous faisons face aux femmes. Quelles proies sans défense. Je promis à Ellis de le contacter quand j'aurai du nouveau et je serrai de nouveau la main de Yasmin / Anna ou quel que soit son nom. Elle me dit qu'elle espérait me revoir. Alors que je me tournais, j'aperçus mon reflet légèrement moucheté dans le miroir de Karl Marx. Elle me regardait toujours ; et lui, c'était elle qu'il fixait.

Puis je sortis du Museum Tavern et traversai Bloomsbury en direction de Farringdon.

Depuis mon dernier passage, la fenêtre de la porte du GoPoint Centre avait été brisée à coups de pied. On l'avait réparée tant bien que mal avec un morceau de carton, qui avait offert une jolie cible à un graffeur dont le tag représentait un idéogramme chinois. En dessous du carton tagué, une femme aux longues boucles mal peignées rejetées en arrière, noir corbeau mais grisonnants aux tempes, était assise sur les marches, l'expression extatique. Son pull était une loque criblée de brûlures de cigarette et son jean était crasseux. Elle portait des Doc Martens dans le genre de celles qu'adoraient autrefois les skinheads britanniques élégants.

— T'aurais une clope, mon grand ?

— Je ne fume pas et tu ne devrais pas non plus.

— Alors t'as de quoi me payer une pinte ?

Je m'assis près d'elle sur les marches. Le froid glacial du béton me transperça les fesses. Elle leva les yeux vers le ciel entre les immeubles et me dit :

— J'étais dans une imprimerie, en Enfer, et je vis la méthode par laquelle est transmis, de génération en génération, le savoir.

À d'autres, elle aurait cité John Clare, William Burroughs ou Thomas d'Aquin. Pour des raisons que j'ignore, elle me réservait toujours Billy Blake.

— Je suis vraiment désolé, Antonia. Ça n'a pas encore abouti.

Sans quitter les nuages des yeux, elle tendit la main pour la poser sur mon genou.

— Ne t'en fais pas. Je sais que si quelqu'un peut l'obtenir, ce sera toi, et même si tu n'y arrives pas, tu auras fait de ton mieux.

Puis elle se tourna pour braquer sur moi ces yeux bleus limpides et me sourit.

— Et tu sais à quel point ça me rend heureuse que tu fasses ces efforts pour nous ? Tu sais ça, William ? C'est *si* important pour moi que tu le *saches*.

— Il reste combien de temps avant qu'on t'oblige à fermer ? demandai-je.

— Ne t'en fais pas, William. On a largement le temps.

— Un mois ?

— Un peu moins que ça.

GoPoint était un refuge pour les sans-abri, les marginaux, les désespérés, les paumés, ceux qui étaient en train de se noyer mais ne le savaient pas encore. C'était une fondation caritative non déclarée. Elle ne pouvait pas être reconnue par la Charity Commission car elle ne tenait pas de comptes. Rempli jusqu'à la gueule, GoPoint tournait avec trente-sept lits, et à présent que novembre s'enfonçait de plus en plus profondément dans l'hiver, il allait fonctionner au-delà du maximum de ses capacités. La très sainte Antonia Bowen, qui me citait William Blake sur les marches et ressemblait comme deux gouttes d'eau à ses pensionnaires, était la directrice de l'institution, sa fondatrice, son avocate, sa collectrice de fonds et sa concierge.

Une vraie sainte, je vous jure.

Ses clients franchissaient les portes sans biens personnels et repartaient parfois avec les vêtements d'Antonia. Elle s'habillait de toutes les loques malpropres qu'ils laissaient derrière eux et se rémunérait ainsi que son personnel intermittent à l'aide des dons occasionnels qu'elle recevait. Un ou deux membres du personnel étaient payés grâce à des contrats épisodiques dans le cadre de tel ou tel projet d'aide sociale. Elle agaçait prodigieusement les services sociaux et les agences gouvernementales par les descentes extravagantes qu'elle faisait dans leurs bureaux. Une fois où on lui avait refusé toute aide, elle avait, avec cinq de ses pensionnaires, transporté le cadavre d'une femme morte dans ses locaux jusqu'aux bureaux du Département de la santé et de la sécurité sociale, où elle l'avait laissé à la réception avec une boîte de thé métallique du jubilé de la reine pour collecter les dons.

À présent, le propriétaire d'Antonia, qui avait de projets immobiliers, venait d'augmenter le loyer. GoPoint, qui accumulait déjà pas mal d'arriérés, était menacé de fermeture. Je travaillais à un projet qui devait permettre de lui gagner du temps, mais un petit problème m'avait compliqué la tâche.

— Je reviendrai la semaine prochaine, en espérant t'apporter de meilleures nouvelles, lui dis-je.

— Tu es un de mes héros, William. Si seulement il y avait plus de gens comme toi.

— Tu ne me connais pas, Antonia ! Je ne suis pas quelqu'un de très recommandable.

— Tu es l'un des hommes les plus gentils et les plus chaleureux que j'aie jamais rencontrés.

Elle noua les doigts autour de mon bras et c'en fut trop pour moi quand elle me regarda de ses yeux limpides. U vrai séraphin. Je dus changer de sujet.

— Tiens, j'ai rencontré quelqu'un qui a bossé ici. Une très jolie fille. Elle a dit s'appeler Yasmin.

Elle cligna des yeux, songeuse.

— Je ne crois pas que je pourrais embaucher quelqu'un qui s'appelle Yasmin.

Tiens, nous avons donc des préjugés. Une fêlure dans sa sainteté. Quel soulagement.

Elle réfléchissait toujours.

— À moins... que ce soit la fille qui a ouvert la bibliothèque? Tu as vu notre bibliothèque récemment? Viens, entre.

La « bibliothèque » se composait d'une dizaine d'étagères de livres d'occasion, essentiellement en format poche. Je n'avais aucune intention de la visiter. Premièrement, GoPoint était infesté de démons, pour d'évidentes raisons. Les clients devaient libérer les lieux entre midi et seize heures afin de ne pas passer la journée à pourrir sur leur paillasse. L'idée était de leur donner un but auquel se consacrer. C'était lorsqu'ils se trouvaient hors du bâtiment, occupés à s'en chercher un, que les démons devenaient les plus actifs dans leur quête incessante de nouveaux hôtes. Deuxièmement, les démons s'amassent souvent autour des pages jaunissantes et des tranches craquelées des livres d'occasion. J'ignore pourquoi.

Je n'avais jamais abordé le sujet des démons avec Antonia. Elle qui évoluait chaque jour dans un endroit qui en grouillait, elle déclarait qu'elle les voyait mais ne souhaitait pas en parler.

Je me contentai de décliner poliment. Je me levai des marches en époussetant le fond de mon pantalon.

— Antonia, ta conjonctivite est revenue. Tu devrais la soigner.

— Ce n'est rien du tout.

Je m'apprêtais à insister quand une jeune femme aux dents salement esquinées, vêtue d'une veste matelassée crasseuse évoquant l'isolant dont on entoure les ballons d'eau chaude, s'approcha de nous d'un pas lourd.

— Il est seize heures? demanda-t-elle avec ce vibrato évoquant l'accent de Manchester, caractéristique des drogués dont le manque fait vibrer le sternum. Hein? Dites?

Ses yeux étaient exorbités. Sur ses deux immenses pupilles dilatées, les mots *esclave de la seringue* étaient inscrits en lettres calligraphiées décrivant des spirales.

— Non, lui répondit Antonia. Il est quatorze heures trente.

La fille tourna vers moi son regard de mendicante. Je me sentis triste pour elle tout autant qu'un peu effrayé.

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas seize heures?

Je consultai ma montre.

— On en est encore loin.

Elle se détourna de nous, sans avoir visiblement la moindre idée de ce qu'elle allait faire d'elle-même. Elle baissa la tête, enfouit plus profondément les mains dans les poches de sa veste calorifuge.

— Je vais y aller, dis-je à Antonia. Je passais seulement te tenir au courant.

— Et je t'en suis reconnaissante, William. Vraiment.

Un sourire béat me confirma qu'elle était sincère. Avec elle, rien n'était jamais rhétorique.

Alors que je contournais la jeune fille paumée à la veste matelassée, je l'entendis demander à Antonia :

— Mais alors quand est-ce qu'il va être seize heures, bordel? Dites?

CHAPITRE 2

Quand je rentrai chez moi ce soir-là, j'entendis sonner le téléphone. Je ne me pressai pas. Parfois, je ne prenais même pas la peine de répondre, comme ce n'était généralement que quelqu'un qui voulait parler de choses et d'autres. J'accrochai mes clés, retirai mon manteau et choisis un beaujolais Moulin-à-Vent 1999 dans ma réserve. Je finis par décrocher, calant le combiné sous mon menton tandis que je débouchais la bouteille pour me verser un grand verre de mon sauveur en robe rubiconde.

C'était Fay.

— Comment ça va ?

— Pas trop mal. Et toi ?

Entendre Fay s'inquiéter de ma santé et de mon moral, c'était nouveau. Même si ce n'était qu'une formalité, c'était un progrès. D'habitude, elle se lançait sans préambule. Enfin bref, une fois évacué ce hideux simulacre d'intérêt, elle fonça droit au but telle une flèche vers sa cible.

— Les enfants en ont discuté. Claire accepte de te voir, mais Robbie ne veut rien savoir.

Je bus une autre gorgée de pluie divine. Elle se répandit sur ma langue comme une douce averse sur le désert aride ; elle frôla mon palais tel un ange de rouge vêtu. Je crois que les Grands Maîtres devaient contempler le vin au fond d'un verre lorsqu'ils habillaient leurs modèles sur les toiles religieuses. Viens là, ma beauté, laisse-moi draper ta nudité du nectar du raisin.

— Voilà autre chose.

— Il changera peut-être d'avis, répondit Fay. J'essaie de ne pas m'en mêler, mais il n'est pas question qu'il refuse de te voir.

J'entendis un bruit de succion. Fay paraissait toujours manger quelque chose quand elle était au téléphone. De la glace, peut-être. Ou alors du miel ou de la sauce au chocolat sur ses doigts.

— C'est gentil, Fay.

Comme une pause gênée s'installait, je demandai :

— Comment va la vedette ? Il te nourrit bien ?

Je savais qu'orienter la conversation vers Lucien écourterait l'appel.

— Sa nouvelle émission l'occupe pas mal. Il y a des soucis avec le contrat.

— Comme toujours.

Oh que oui. Prenez-en bonne note : le démon des contrats est un esprit de force martiale.

Fay m'avait quitté trois ans plus tôt, pour un chef célèbre. Il passait à la télé. C'était un as de la pâtisserie. Il la décore de sucre filé, vous voyez le genre. Moi-même, je déteste faire des gâteaux. Enfin bref, il avait quitté sa femme et ses deux gosses pour ma femme et les trois miens. J'aurais bien proposé un échange équitable mais vous auriez dû voir la brute qu'il avait comme ex. Ma fille aînée, Sarah, étudie à l'université de Warwick ; elle a toujours été « de mon côté » et je ne m'en sortais sans doute pas si mal qu'avec deux sur trois.

Fay en vint au sujet de son appel.

— Donc, Robbie veut savoir si ça s'applique à ses cours de tennis et d'escrime aussi bien qu'à son école.

— Comment peut-il me demander ça s'il refuse de me parler ?

Franchement ! Le petit con !

Il me sembla entendre Fay changer le téléphone de main pour sucer ses doigts libérés.

— Comme tu peux t'en douter, il m'a demandé de t'en parler.

— Comme tu peux t'en douter, il faut qu'il me le demande lui-même. Et comme tu peux t'en douter, tu vas lui expliquer pourquoi c'est nécessaire.

— C'est ta réponse ?

— De toute évidence.

Fay soupira. Elle est très douée pour ça. Elle sait insuffler à un seul soupir tout le poids de la déception accumulée pendant des années de mariage.

— D'accord. Je le lui dirai.

— Merci d'avoir appelé, Fay.

Je reposai le combiné et remplis de nouveau mon verre. Oui, la douleur persiste. Ainsi que les blessures. J'asperge les plaies suppurantes de vin rouge.

Je sais ce que vous pensez. Pour information, et parce que je ne m'attends pas à ce que vous soyez expert en matière d'identification ou de taxinomie de ces choses-là : l'alcool n'est pas un démon. Ce n'est qu'un spécimen parmi toute une série de composés hydroxylés volatiles obtenus par distillation d'hydrocarbures. C'est un procédé scientifique qui implique la transformation de sucres. Le fait qu'il crée une accoutumance ou pousse des hommes et des femmes à des formes de comportement extrêmes et destructrices n'en fait pas un démon pour autant. Les gens racontent n'importe quoi quand ils parlent du « démon de l'alcool ».

Je suis moi-même légèrement accro au raisin fermenté qui m'a, à quelques occasions, poussé à des comportements irresponsables. Mais nul diabolotin n'habite la bouteille. Toutefois, je vous accorde qu'un démon peut s'installer puis, repérant une faiblesse chez son hôte, encourager une habitude destructrice. Mais c'est une tout autre histoire.

Pourquoi mon fils de quinze ans ne veut-il plus me parler ? Parce que j'ai décidé de ne plus payer les tarifs exorbitants nécessaires pour qu'il franchisse les portes imposantes de ce lieu de privilèges qu'est Glastonhall. Je n'aimais pas ce qu'il devenait derrière les fenêtres à meneaux de cette coûteuse institution. Le sceau de « l'excellence » imprimé sur son front ne me procurait aucun plaisir. Et par-dessus tout, je n'aimais pas la façon dont il avait traité le serveur quand je l'avais emmené déjeuner chez Spiga sur Dean Street.

J'ignorais si Robbie avait développé ce mépris pour ce qu'on appelait autrefois la classe ouvrière parmi les cloîtres ombragés et les pelouses impeccables de Glastonhall, ou s'il lui avait été servi

tout chaud sorti du four par le grand chef Lucien. Mais ça me gâchait le goût du vin. J'éprouvais une violente bouffée de honte et, bien sûr, de culpabilité à l'idée de n'avoir pas été là pour guider sa voie alors qu'il commençait à devenir un homme. Ça ne nous coûte pas grand-chose de traiter les autres en ce bas monde avec respect puis avec gentillesse, si possible. Toutes les autres qualités ne sont que des buts mais ces deux-là sont des impératifs. Dans l'intervalle où j'avais été séparé de mon fils, il était devenu une petite vipère snob et méprisante qui avait insulté sans raison le serveur de chez Spiga. Évidemment, j'avais répété sèchement à Robbie ce que George Orwell avait dit au sujet des gens qui vous servaient à manger. Mais je m'étais assuré que le serveur entende le gamin se faire passer un savon avant qu'il remplaçait notre salade.

J'avais également décidé qu'un régime de mille jours à l'école publique locale exercerait peut-être un effet positif sur l'éducation de Robbie avant qu'il rejoigne Sarah à l'université. Claire avait dû subir le même sort. Bien qu'elle ait déjà commencé à passer les examens du secondaire, ça ne l'avait absolument pas dérangée qu'on la retire de la très snob école St Anne. En fait, elle me répétait à tout bout de champ que sa nouvelle école était « cool ». Celle de Robbie ne l'était pas. Je crois qu'il avait un peu chaud là-bas, dans les tranchées, où il étudiait l'informatique avec les fils et filles de plombiers, de vendeurs de voitures et de ronds-de-cuir comme moi. Ah oui, et de chefs non célèbres, d'ailleurs. Nous étions donc actuellement brouillés.

Lucien le chef pâtissier aurait pu le sortir d'affaire. Pourquoi pas ? Il était davantage un père pour lui ces jours-ci, dans le sens où Robbie avait choisi de vivre avec Fay et lui plutôt qu'avec moi. Mais mon réseau d'espions m'avait appris que Lucien, malgré tous ses contrats pour des livres, ses participations aux émissions en tant que voix off et ses éloges publicitaires pour les ouvrages des collègues, avait lui-même des problèmes financiers ; je préférais que Fay le découvre elle-même plutôt que de l'en informer au risque qu'elle me déteste encore plus.

Note de bas de page au sujet du snobisme, que ce soit celui de Robbie, de Lucien ou des autres. Ce n'est pas un démon non plus. Rien qu'une caractéristique humaine déplaisante, amplifiée

et cimentée par un solide système de classes britannique ; cruel, sadique et florissant au *xxi^e* siècle. Si Robbie voulait continuer à lancer des balles de tennis par-dessus le filet avec ses petits camarades vaniteux élevés dans des écoles privées, il allait devoir découvrir l'humilité et me demander lui-même son pognon.

Il y avait du courrier. Je déchirai une des enveloppes et mon cœur se mit à battre plus vite quand je vis qu'il y avait du nouveau concernant cette chère vieille Jane Austen et d'autres petites choses. Le temps que j'aie fini de lire attentivement la lettre et ouvert le reste du courrier, j'étais en train de vider dans mon verre le fond de la bouteille de beaujolais. Un record, même pour moi.

CHAPITRE 3

Je me spécialise dans les livres et manuscrits rares. Ce n'est pas mon métier, mais un loisir. Des livres anciens et d'occasion, affirme ma carte. Mais pas pour le profit, ce qu'elle ne dit pas.

Ah ça non, pas pour le profit. Plus maintenant. À l'origine, quand j'avais commencé à jouer à ce jeu-là à l'université au début des années 1980, c'était précisément ce qui me motivait. C'était l'époque où Mme Thatcher avait formulé des commandements très clairs : « Tu piétineras les pauvres en te frottant les mains avec jubilation. » Et comme on se les frottait. Frotte frotte frotte.

Mais tous ces frottements produisent de la fumée, et de cette fumée surgit le djinn. Cette vieille histoire de lampe n'est qu'une illustration pour les esprits simples. Le seul frottement des mains suffit à accomplir ce tour. L'avarice. L'avidité. Et voilà que jaillissent les démons, jubilant face au profit.

Heureusement pour moi, j'étais tombé malade et j'avais identifié les dangers. D'autres parmi les gens de mon espèce n'avaient pas eu cette chance à l'époque. Ils avaient continué à courir après la gloire ou les gros profits.

Tout avait commencé pour moi quand un coffret contenant un exemplaire de *The Shanachie*, anthologie de nouvelles irlandaises – rassemblant pas moins que Yeats, Shaw, Synge et Lord Dunsany – était tombé entre mes mains. Je suivais alors à Derby une formation pour devenir professeur et je m'étais retrouvé embrigadé, en cherchant à coucher avec une fille nommée Nicola,

dans une vente de charité débile destinée à récolter des fonds pour les sans-abri. On m'avait envoyé dans une grande maison de London Road récupérer des cartons de livres poussiéreux auprès d'une vieille femme maigrichonne qui empestait l'urine de chat et qui m'avait tenu des propos incompréhensibles tandis que je trimballais des cartons remplis de livres vers le minibus de l'association des étudiants.

Je me rappelle avoir eu l'impression de m'être fait arnaquer. J'avais espéré passer ce samedi matin avec Nicola et prendre ainsi l'avantage sur ses nombreux soupirants, au lieu de quoi je me retrouvais avec les sinus irrités par la poussière, refusant le thé d'une mémère à chats malodorante.

Qu'y avait-il d'autre dans ces cartons ? Je n'en sais rien, mais j'ai passé bien des nuits blanches à me le demander. Je me rappelle avoir parcouru un assortiment assez infect de volumes moisissés dont l'ensemble ne rapporterait sans doute guère plus que quelques pence à la vente de charité ; et comme j'étais déjà fan de W. B. Yeats, l'exemplaire de *The Shanachie*, soigneusement présenté dans son coffret, m'avait tapé dans l'œil.

Il était resté quelques mois sur l'étagère de ma chambre meublée d'Uttoxeter New Road jusqu'à ce que le frère d'un autre étudiant, rat de bibliothèque et dealer d'herbe constamment défoncé, dorme par terre chez moi une nuit. Au petit déjeuner, il avait passé un doigt taché de nicotine le long de mes étagères et tiré *The Shanachie* de son logis. Il avait déclaré que ça devait « valoir un max » et proposé de me l'échanger contre huit grammes d'une excellente herbe thaïe. Ça paraissait une bonne affaire mais j'avais refusé, je ne sais plus trop pourquoi, et décidé après son départ de me renseigner par moi-même.

J'en avais tiré deux cents livres – belle somme pour un étudiant à l'époque. Aujourd'hui, ça irait sans doute chercher autour de dix fois cette somme. Mais surtout, ça m'avait lancé sur une piste. Si l'on pouvait tomber tout à fait par hasard sur un tel ouvrage, alors il devait y en avoir d'autres dans la nature. Et bien sûr, j'avais vu juste.

Faisons un bond de trente ans dans le temps jusqu'à cette lettre qui venait de m'apprendre qu'il restait une chance que le projet Jane Austen aboutisse à temps pour offrir un sursis à Antonia

et à GoPoint. Désormais, je ne tire plus de profit personnel de mes incursions dans le commerce des livres anciens. J'en reverse systématiquement les gains – souvent énormes – à quelque cause utile. Que voulez-vous, j'ai un cœur d'or. Dans ce cas précis, le butin irait à GoPoint. Évidemment, j'aurais bien aimé profiter moi-même des fruits de mon labeur. Mais dans ce cas, je ne parviendrais pas à tromper le démon.

... à suivre !

SORTIE : LE 19 FÉVRIER 2009
